

isolés ; l'un est le fameux récit des dix rêves du roi Prasenajit ; le second traite de Fille de Manguier (Âmrapâli) et de Jivaka, le jeune garçon qui fut un merveilleux médecin ; enfin le troisième est l'histoire du prince Sudâna, qui correspond au dernier récit du recueil pâli des jâtakas.

II

Sur un bas-relief d'un temple çivaïte de Prambanan, dans l'île de Java, le sculpteur a placé, à côté du cortège épique dont la pompe déroule sur la pierre la légende du Râmâyana, deux jeunes filles qui le regardent passer ; ce sont deux enfants aux seins à peine formés, mais des colliers à leurs cous, des bracelets à leurs poignets et à leurs chevilles, de lourdes pendeloques à leurs oreilles parent déjà leurs grêles corps d'adolescentes ; accroupies à terre, les mains jointes et posées sur leurs jambes, elles lèvent un regard chargé d'admiration vers le spectacle qu'elles contemplent ; leur présence est symbolique, car elle signifie que, dans la cérémonie dont les figurants s'agitent au premier plan, il faut faire une place à l'impression que la foule immobile et muette éprouve en la voyant ; cette émotion suffit à transformer un défilé théâtral en une procession sacrée. De même, les contes bouddhiques sont inséparables des sentiments qu'ils provoquent chez ceux qui les écoutaient, car ainsi seulement ils nous apparaissent sous leur véritable aspect qui est celui d'une prédication religieuse, et non d'une œuvre littéraire ; ils ne sont devenus littéraires que par accident, certains auteurs ayant choisi et fixé ceux qui leur semblaient les plus répandus et les plus intéressants ; mais ils préexistaient à la littérature et n'ont pas été composés en vue d'un public de gens instruits ; pour les